



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

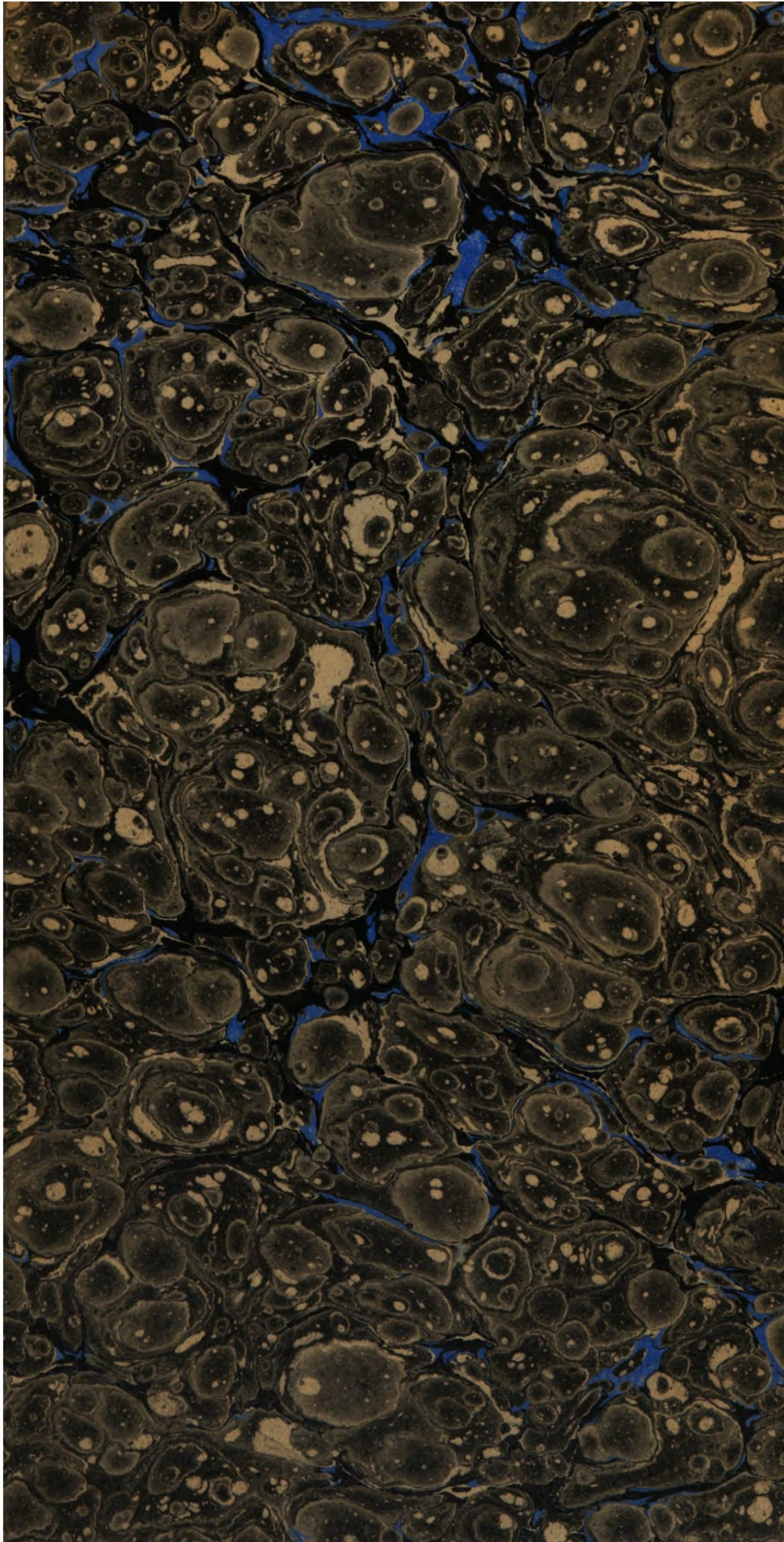
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

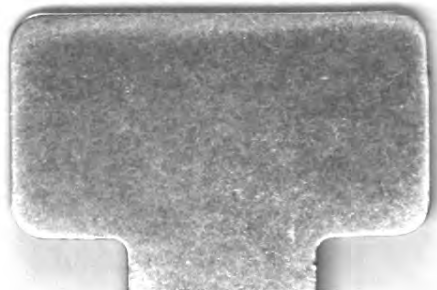


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vol. Fr. II B. 115







R I C H A R D

CŒUR DE LION,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

EN PROSE, ET EN VERS MIS EN MUSIQUE;

*Représentée, pour la première fois, à Paris, par
les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 21
Octobre 1784; et à Fontainebleau, devant Leurs
Majestés, le 25 Octobre 1785.*



A P A R I S,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux,
près la Comédie Italienne.

M. DCC. LXXXVI.

VOT. FACIL. 2. 175

PERSONNAGES.

ACTEURS.

RICHARD.

M. Philippe.

MARGUERITE.

M^{lle}. Colombe.

BLONDEL.

M. Clairval.

LE SÉNÉCHAL.

M. Courcelles.

FLORESTAN.

M. Meunier.

WILLIAMS.

M. Narbonne.

LAURETTE.

M^{me}. Digazon.

BÉATRIX.

M^{me}. Desforges.

ANTONIO.

M^{lle}. Rosalie.

SUITE DE MARGUERITE.

VIEILLES et VIEILLARDS.

OFFICIERS et SOLDATS.

La scène se passe au château de Lints.



RICHARD

C O E U R D E L I O N ,

C O M É D I E .

A C T E P R E M I E R .

Le théâtre représente les environs d'un château fort ; on en voit les tours , les créneaux . Il est élevé dans un lieu agreste ; des montagnes stériles et des forêts sombres et touffues paraissent entourer le lieu . Sur un des côtés est une maison qui a l'apparence d'une gentilhommière ; on en voit la porte ; un banc est de l'autre côté .

(Pendant l'ouverture , passent plusieurs paysans , avec leurs outils de travail sur leurs épaules ; ils sont en veste , et portent leurs habits) .

C H Œ U R D E P A Y S A N S .

CHANTONS , chantons ,
Célébrons cette journée ,
A demain la matinée ;
Chantons , chantons ,
Retournons dans nos maisons .

(L'ouverture continue) .

Ensuite LES MÊMES .

Sais-tu que c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage :
Oui , le fait est certain ,
Nous danserons demain ,
Nous boirons de bon vin .

(4)

(*L'ouverture continue*).

C O L E T T E .

Antonio, je gage,
En ce moment
Est bien loin du village :
Ah! quel cruel tourment!

A U T R E T R O U P E D E P A Y S A N S .

Colette, c'est demain
Que le vieux Mathurin
Refait son mariage.
Fille, point de chagrin ;
Nous danserons demain,
Nous boirons de bon vin.

(*L'ouverture continue*).

LE VIEUX MATHURIN ET SA VIEILLE FEMME.

M A T H U R I N .

Comment, c'est demain
Que ton vieux Mathurin
Avec toi, ma femme, se remet en train!

L A F E M M E .

Après cinquante ans,
Il est encor temps
De nous montrer gais, et d'être contents.

SCENE PREMIERE.

B L O N D E L , A N T O N I O .

B L O N D E L .

ANTONIO, qu'est-ce que j'entends? j'entends, je crois,
chanter?

A N T O N I O .

Ce n'est rien, c'est tout le hameau qui s'en retourne chez
lui après l'ouvrage des champs : le soleil est couché.

B L O N D E L .

Où suis-je, ici, mon petit ami?

A N T O N I O .

Vous n'êtes pas loin d'un château où il y a des tours,
des créneaux : je vois tout en haut un soldat qui fait faction
avec son arbalète.

B L O N D E L .

Je suis bien las.

(5)

A N T O N I O.

Tenez, asseyez-vous sur cette pierre; c'est un banc.

B L O N D E L.

Ah, je te remercie.

A N T O N I O.

C'est un banc qui est vis-à-vis la porte d'une maison qui paraît être une ferme; c'est comme une maison de gentil-homme.

B L O N D E L.

Eh bien, mon ami, va t'informer si l'on peut m'y donner à coucher pour cette nuit.

A N T O N I O.

Je vous retrouverai là?

B L O N D E L.

Ah, je n'ai pas envie d'en sortir; quand on ne voit pas, on est bien forcé de rester où on nous dit d'attendre : ne manque pas de revenir.

A N T O N I O.

Oh, non, car vous m'avez bien payé. Mais, père Blondel, j'ai quelque chose à vous dire.

B L O N D E L.

Quoi?

A N T O N I O.

Ah! c'est que.....

B L O N D E L.

Dis, mon fils, dis, qu'est-ce que c'est?

A N T O N I O.

C'est que je suis bien fâché; je ne pourrai pas vous conduire demain.

B L O N D E L.

Eh, pourquoi donc?

A N T O N I O.

C'est que je suis de noce; mon grand-père et ma grand'mère se remarient, et mon petit-fils, qui est leur frère.....

B L O N D E L.

Ton petit-fils! tu as un petit-fils?

A N T O N I O.

Oui, leur petit-fils, qui est mon frère, se marie aussi le même jour de leur mariage, à une fille de ce canton.

(6)

B L O N D E L.

Eh, dis-moi, elle ne demeurerait pas dans ce château que tu dis, où il y a un soldat qui a une arbalète ?

A N T O N I O.

Non, non.

B L O N D E L.

Mais, mon ami, demain, comment ferai-je pour me conduire ?

A N T O N I O.

Ah ! je vous donnerai un de mes camarades ; il est un peu volage, mais je vous ferai venir à la noce, et vous y jouerez du violon. Ah, ne vous embarrassez pas.

B L O N D E L.

Tu aimes donc bien à danser ?

A N T O N I O.

La danse n'est pas ce que j'aime ;
Mais c'est la fille à Nicolas ;
Lorsque je la tiens par le bras,
Alors mon plaisir est extrême.
Je la presse contre moi-même,
Et puis nous nous parlons tout bas.

Que je vous plains ! vous ne la verrez pas.

B L O N D E L.

C'est vrai, mon fils, je suis bien à plaindre.

A N T O N I O.

Elle a quinze ans, moi, j'en ai seize :
Ah ! si la mere Nicolas
N'était pas toujours sur nos pas !.....
Eh bien, quoique cela déplaît,
Après d'elle je suis bien aise.
Et puis, nous nous parlons tout bas.

Que je vous plains ! vous ne la verrez pas.

B L O N D E L.

Continue, je crois la voir.

A N T O N I O.

Vous la voyez ! ah ! vous êtes aveugle.

B L O N D E L.

Va, mon fils, va toujours voir si je pourrai trouver où passer cette nuit.

S C E N E I I.

B L O N D E L.

OUI, voilà des tours, des fossés, des redoutes ; c'est bien là un château fort ; il est bien éloigné des frontières, dans

un pays sauvage, au milieu des marais ; il n'est propre qu'à renfermer des prisonniers d'Etat. On dit qu'on ne peut en approcher ; nous verrons : on se méfiera moins d'un homme que l'on croira aveugle. Orphée, animé par l'amour, s'est ouvert les enfers : les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être aux accents de l'amitié.

A R I E T T E.

O Richard ! ô mon roi !
L'Univers t'abandonne ;
Sur la terre il n'est que moi
Qui s'intéresse à ta personne.
Moi seul, dans l'Univers,
Voudrais briser tes fers ;
Et tout le reste t'abandonne !
Et sa noble amie !.... ah ! son cœur
Doit être navré de douleur.
O Richard ! ô mon roi !
L'Univers t'abandonne, etc.

Monarques, cherchez des amis,
Non sous les lauriers de la gloire,
Mais sous les myrtes favoris
Qu'offrent les Filles de Mémoire.

Un Troubadour
Est tout amour,
Fidélité, constance,
Et sans espoir de récompense.
O Richard ! ô mon roi !
L'Univers t'abandonne ;
Et c'est Blondel, il n'est que moi
Qui m'intéresse à ta personne.

Mais j'entends du bruit ; remettons-nous, et reprenons notre rôle.

S C E N E I I I.

**BLONDEL, WILLIAMS, ANTONIO, LAURETTE,
GUILLOT.**

W I L L I A M S.

JE t'apprendrai à porter des lettres à ma fille !

G U I L L O T.

C'est de la part du Gouverneur.

W I L L I A M S.

C'est de la part du Gouverneur ?

B L O N D E L, à part.

Ah ! si c'était ce Gouverneur.

G U I L L O T.
Il m'a dit de lui remettre
Cette lettre.

W I L L I A M S.
Ma fille écoute un séducteur!
Non, ma Laurette
N'est point faite
Pour amuser le Gouverneur.
Et toi, et toi,
Si tu reviens, c'est fait de toi.

G U I L L O T.
Ce n'est pas moi
Qui reviendrai ; non, sur ma foi.

W I L L I A M S.
Dis, dis à ce Gouverneur
Que ma Laurette
N'est point faite
Pour écouter un séducteur :
Monsieur, monsieur le Gouverneur
Me fait en ce jour trop d'honneur.

B L O N D E L , *à part.*
Ah! si c'était le Gouverneur
De ce château : Dieux ! quel bonheur !

G U I L L O T.
Mais, c'est monsieur le Gouverneur.

W I L L I A M S.
Eh, que me fait ce Gouverneur !
Oui, sur ma foi,
Prends garde à toi.

(*A Laurette, qui paraît.*)
Et toi, si jamais tu revois
Ce séducteur,
Tu sentiras
Si dans mon bras
Il est encor quelque vigueur.

B L O N D E L.
(*A part.*)
Si je pouvais ! Ah, quel bonheur !
Mes bons amis, ne frappez pas,
Point de débats.
La paix, la paix, point de débats.

L A U R E T T E.
Mon pere, hélas !
Je ne vois pas
Le Gouverneur.

B L O N D E L.
Ah ! si c'était ce Gouverneur !
Ah ! quel bonheur !

(9)

Mes bons amis,
Soyez unis :
Ah, point de fiel,
La paix du Ciel ;
Point de débats,
Ne frappez pas :

(*A part*).

Ah ! si c'était le Gouverneur.

SCENE IV.

WILLIAMS, BLONDEL.

WILLIAMS.

RENTREZ dans la maison ; elle dit qu'elle ne l'a point vu, et qu'elle ne lui parle pas, et il lui écrit. Je voudrais bien connaître ce que dit cette lettre ; ils ont à présent une manière d'écrire qu'on ne peut déchiffrer. Si quelqu'un..... ce vieillard n'est pas de ce pays-ci. Bon homme, savez-vous lire ?

BLONDEL.

Ah, mon dieu, oui, je sais lire.

WILLIAMS.

Eh bien, lisez-moi cela.

BLONDEL.

Ah ! mon bon monsieur, je suis aveugle ; ces méchants Sarrasins m'ont brûlé les yeux avec une lame d'acier flamboyante ; mais, ne voyez-vous pas venir un petit garçon ?

WILLIAMS.

Oui.

BLONDEL.

C'est celui qui me conduit : il sait lire, il vous lira tout ce que vous voudrez. Antonio, est-ce toi ?

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO.

ANTONIO.

OUI, c'est moi, père Blondel.

BLONDEL.

Tu as été bien long-temps.

A N T O N I O.

Ah, c'est que je l'ai trouvée, et je lui ai dit un petit mot.

B L O N D E L.

Tiens, lis la lettre de ce monsieur que voilà, et lis bien haut, et distinctement; lis, lis, mon petit ami.

A N T O N I O.

« Belle Laurette.....

W I L L I A M S.

Belle Laurette! voilà comme ils leur font tourner la tête.

A N T O N I O.

» Belle Laurette, mon cœur ne peut se contenir de la joie qu'il ressent, par l'assurance que vous me donnez de m'aimer toujours.

W I L L I A M S.

Ah, fille indigne! elle l'aime.

B L O N D E L.

Laissez, laissez. Continue.

A N T O N I O.

» Si le prisonnier, que je ne peux quitter.....

W I L L I A M S.

Tant mieux.

B L O N D E L, *à part.*

Ce prisonnier?

A N T O N I O.

» Si le prisonnier, que je ne peux quitter, me permettait de sortir pendant le jour, j'irais me jeter.....

W I L L I A M S.

Fût-ce dans les fossés de ton château.

B L O N D E L.

(*A part.*) Qu'il ne peut quitter! Lis toujours.

A N T O N I O.

J'irais me jeter à vos pieds; mais si cette nuit..... »
Il y a là des mots effacés.

B L O N D E L.

Ensuite.

A N T O N I O.

» Faites-moi dire par quelqu'un à quelle heure je pourrais vous parler. Votre tendre, fidèle amant et constant
» Chevalier, Florestan ».

W I L L I A M S.

Ah, damnation ! goddam !

B L O N D E L.

Goddam ! est-ce que vous êtes anglais ?

W I L L I A M S.

Ah, oui, je le suis.

B L O N D E L.

Vigoureuse nation ! Eh ! comment est-il possible que, né un brave anglais, vous soyez venu vous établir dans le fond de l'Allemagne, et dans un pays aussi sauvage qu'on m'a dit qu'il était ?

W I L L I A M S.

Ah, c'est trop long à vous raconter. Est-ce que nous dépendons de nous ? Il ne faut qu'une circonstance pour nous envoyer bien loin.

B L O N D E L.

Vous avez raison ; car moi je suis de l'Isle de France, et me voilà ici ; et de quelle province d'Angleterre êtes-vous ?

W I L L I A M S.

Du pays de Galles.

B L O N D E L.

Vous êtes du pays de Galles ! Ah, si j'avais la jouissance de mes yeux, que j'aurais de plaisir à vous voir. Et comment avez-vous quitté ce bon pays ?

W I L L I A M S.

J'ai été à la croisade, à la Palestine.

B L O N D E L.

A la Palestine ! et moi aussi.

W I L L I A M S.

Avec notre Roi Richard.

B L O N D E L.

Avec votre Roi ! et moi de même.

W I L L I A M S.

Quand je suis revenu dans mon pays, n'ai-je pas trouvé mon pere mort.

B L O N D E L.

Il était peut-être bien vieux ?

W I L L I A M S.

Ah, ce n'est pas de vieillesse. Il avait été tué par un Gentilhomme des environs, pour un lapin qu'il avait tué sur

ses terres. J'apprends cela en arrivant : je cours trouver ce Gentilhomme, et j'ai vengé la mort de mon pere par la sienne.

B L O N D E L.

Ainsi voilà deux hommes tués pour un lapin.

W I L L I A M S.

Cela n'est que trop vrai.

B L O N D E L.

Enfin vous vous êtes enfui ?

W I L L I A M S.

Oui, avec ma fille, et ma femme, qui est morte depuis, et me voilà. La justice a mangé mon château et mon fief, et je n'ai plus rien là-bas qu'une sentence de mort ; mais ici je ne les crains pas.

B L O N D E L.

Je vous demande bien pardon de toutes mes questions.

W I L L I A M S.

Ah ! il ne me déplait pas de parler de tout cela.

B L O N D E L.

Et à la croisade, vous avez donc connu le brave Roi Richard, ce héros, ce grand homme ?

W I L L I A M S.

Oui, puisque j'ai servi sous lui.

B L O N D E L.

Et sans doute vous avez.....

W I L L I A M S.

Mais j'ai affaire, et je crois que voilà cette voyageuse qui va arriver.

S C E N E V I.

ANTONIO, BLONDEL, LAURETTE.

(Antonio, pendant cette scene, tire du pain d'un bissac, et va le manger un peu loin).

L A U R E T T E.

AH ! bon homme ! je vous en prie, dites-moi ce que vous a dit mon pere ?

B L O N D E L.

C'est vous qui êtes la belle Laurette ?

L A U R E T T E.

Oui, monsieur.

B L O N D E L.

Votre pere est fort irrité ; il sait ce que contient la lettre du Chevalier Florestan.

L A U R E T T E.

Oui , Florestan , c'est son nom. Est-ce qu'on a lu la lettre à mon pere ?

B L O N D E L.

Non pas moi ; je suis aveugle , mais c'est mon petit conducteur.

A N T O N I O.

Oui , c'est moi ; mais , est-ce que vous ne me l'aviez pas dit, de la lire ?

L A U R E T T E.

On aurait bien dû ne pas le faire.

B L O N D E L.

Il l'aurait fait lire par un autre.

L A U R E T T E.

C'est vrai. Et que disait la lettre ?

B L O N D E L.

Que sans le prisonnier qu'il garde..... Et qu'est-ce que c'est que ce prisonnier ?

L A U R E T T E.

On ne dit pas ce qu'il est.

B L O N D E L.

Que sans le prisonnier qu'il garde , il viendrait se jeter à vos pieds.

L A U R E T T E.

Pauvre Chevalier !

B L O N D E L.

Mais que cette nuit.....

L A U R E T T E.

Cette nuit..... ah ! la nuit !..... (Elle soupire).

Je crains de lui parler la nuit :

J'écoute trop tout ce qu'il dit.

Il me dit, *je vous aime* ; et je sens malgré moi ,

Je sens mon cœur qui bat , et je ne sais pourquoi.

Puis , il prend ma main , il la presse

Avec tant de tendresse ,

Que je ne sais plus où j'en suis ;

Je veux le fuir , mais je ne puis.

Ah , pourquoi lui parler la nuit , etc.

B L O N D E L.

Vous l'aimez donc bien , belle Laurette ?

L A U R E T T E.

Ah , mon dieu , oui , je l'aime bien.

B L O N D E L.

En vérité, votre aveu est si naïf, que je ne peux m'empêcher de vous donner un conseil.

L A U R E T T E.

Dites, dites. Je ne sais ici à qui me confier; mais votre air, votre âge : et puis vous ne pouvez me voir; tout cela me donne la hardiesse de vous parler, et me fais, je crois, moins rougir.

B L O N D E L.

Eh bien, belle Laurette.....

L A U R E T T E.

Mais, qui vous a dit que j'étais belle?

B L O N D E L.

Hélas! pour moi, pauvre aveugle, la beauté d'une femme est dans le charme, dans la douceur de sa voix.

L A U R E T T E.

Eh bien?

B L O N D E L.

Je vous dirai donc que lorsque ces Chevaliers, ces gens de haute condition s'adressent à une jeune personne d'un état inférieur, moins touchés souvent de la beauté, de la noblesse de son ame que de celle de leur extraction.....

L A U R E T T E.

Eh bien?

B L O N D E L.

Ils ne se font quelquefois aucun scrupule de la tromper.

L A U R E T T E.

Mais ma noblesse est égale à la sienne.

B L O N D E L.

Le sait-il?

L A U R E T T E.

Sans doute. Quoique mon pere ait peu d'aisance, nous avons toujours vécu noblement; et si je ne craignais sa vivacité, vivacité qui heureusement l'a forcé de s'établir dans ce pays-ci, je lui aurais confié les intentions du Chevalier.

B L O N D E L.

C'est lui qui est le gouverneur de ce château?

L A U R E T T E.

Oui.

B L O N D E L.

Et tout en attendant cette confiance en votre pere , vous le recevrez cette nuit : cette nuit ! Ce Chevalier que vous aimez , vous lui parlerez cette nuit ! Ecoutez-moi , ceci n'est qu'une chansonnette.

Un bandeau couvre les yeux
Du Dieu qui rend amoureux ;
Cela nous apprend , sans doute ,
Que ce petit Dieu badin
N'est jamais , jamais plus malin ,
Que quand il n'y voit goutte.

L A U R E T T E.

Ah ! redites-moi , s'il vous plaît ,
Ce joli couplet.
Ah ! je ne dois pas l'oublier ;
Je veux l'apprendre au Chevalier.

B L O N D E L.

Très-volontiers.

(*Ils reprennent ensemble :*)

Un bandeau , etc.

L A U R E T T E.

Ah , voici je ne sais combien de personnes qui arrivent ; des chevaux , des chariots. C'est sans doute cette dame qui descend ici : j'y cours.

B L O N D E L.

Ecoutez donc , belle Laurette , j'ai quelque chose à vous dire.

L A U R E T T E.

De lui ?

B L O N D E L.

Non.

L A U R E T T E.

Dites donc vite.

B L O N D E L.

Pourrai-je passer cette nuit-ci seulement , dans votre maison ?

L A U R E T T E.

Non : cela ne se peut pas. Mon pere , à la priere d'un ancien ami , a cédé , pour cette nuit seulement , sa maison toute entiere à une grande dame ; et , à moins qu'elle ne le permette , nous ne pouvons pas disposer du plus petit endroit : mais demain..... Adieu.

B L O N D E L.

Allons , prenons patience. Antonio ?

A N T O N I O.

Plaît-il ?

B L O N D E L.

Va voir s'il n'y a pas d'autre retraite aux environs.

S C E N E V I I.

BLONDEL, MARGUERITE, *comtesse de Flandres
et d'Artois.*

(*Alors paraissent des gens de toutes sortes, des domestiques, des Chevaliers ; ils donnent le bras à Marguerite. Elle paraît descendre de son palefroi, et est accompagnée de femmes suivantes. Elle a l'air de donner des ordres.*)

B L O N D E L.

CIEL ! que vois-je ? c'est la Comtesse de Flandres ! c'est Marguerite ; c'est le tendre et malheureux objet de l'amour de l'infortuné Richard ! Ah , j'accepte le présage : sa rencontre ici ne peut être qu'un coup du ciel. Si le Roi est ici, et si ces tours lui servent de prison..... Ah, Dieu ! mais peut-être me trompé-je !..... Voyons si vraiment c'est elle. Si c'est Marguerite, son ame ne pourra se refuser aux douces impressions d'un air qu'en des temps bienheureux son amant a fait pour elle.

(*Il joue cet air sur son violon. Dès les premières phrases, Marguerite s'arrête, écoute, s'approche.*)

M A R G U E R I T E.

O ciel, qu'entends-je !..... Bon homme, qui peut vous avoir appris l'air que vous jouez si bien sur votre violon ?

B L O N D E L.

Madame, je l'ai appris d'un brave Ecuyer qui venait de la Terre - Sainte, et qui, disait - il, l'avait entendu chanter au Roi Richard.

M A R G U E R I T E.

Il vous a dit la vérité.

B L O N D E L.

Mais, madame, vous qui avez la voix d'un ange, n'êtes-vous pas cette grande dame qui doit occuper la maison qu'on m'a dit être ici tout près ?

M A R G U E R I T E.

Oui, bon homme.

BLONDEL.

(17)

B L O N D E L.

Ayez pitié, je vous prie, d'un pauvre aveugle, et permettez-lui d'y passer cette nuit, dans le lieu où il n'incommodera pas.

M A R G U E R I T E.

Ah! je le veux bien, pourvu que vous répétiez plusieurs fois l'air que vous venez de jouer.

B L O N D E L.

Ah, tant qu'il vous plaira.

M A R G U E R I T E, à ses gens.

Je vous recommande ce bon vieillard.

(*Williams donne la main à Marguerite, et la conduit dans sa maison.*)

S C E N E V I I I.

BLONDEL se met à jouer plusieurs fois ce même air, avec des variations. Pendant ce temps, tout le bagage se décharge. Les gens de la Comtesse vont et viennent, on dresse une grande table à la porte, on y met du vin et des verres).

UN PREMIER DOMESTIQUE, à Blondel.

ALLONS, bon homme, mettez-vous là, vous boirez un coup avec nous.

B L O N D E L.

Antonio?

A N T O N I O.

Me voilà.

B L O N D E L, lui donnant son verre plein.

Tiens, bois, mon fils, bois.

(*On verse à Blondel un second verre, et il dit après avoir bu :*)

En vous remerciant, mes amis : mais je veux payer mon écot.

UN DOMESTIQUE.

Eh, comment ça?

B L O N D E L.

En vous disant une chanson, et vous ferez chorus.

UN AUTRE DOMESTIQUE.

Allons, c'est un bon vivant. Courage, pere.

B L O N D E L.

Que le Sultan Saladin
Rassemble dans son jardin
Un troupeau de Jouvencelles,
Toutes jeunes, toutes belles,
Pour s'amuser le matin,
C'est bien, c'est bien.
Cela ne nous blesse en rien.
Mais je pense comme Grégoire ;
J'aime mieux boire.

(Ces deux vers sont repris en chœur).

B L O N D E L.

Qu'un Seigneur, qu'un haut Baron,
Vende jusqu'à son donjon
Pour aller à la croisade,
Qu'il laisse sa camarade
Dans la main des gens de bien,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien.
Mais je pense comme Grégoire ;
J'aime mieux boire.

U N O F F I C I E R de la Comtesse.

Voilà madame qui va se retirer dans son appartement.

U N D O M E S T I Q U E.

Rachevons : encore un couplet, pere.

B L O N D E L.

Que le vaillant Roi Richard
Aille courir maint hasard,
Pour aller loin d'Angleterre
Conquérir une autre terre
Dans le pays d'un Payen,
C'est bien, c'est bien,
Cela ne nous blesse en rien.
Mais je pense comme Grégoire ;
J'aime mieux boire.

B E A T R I X.

Finissez donc, madame vous entend de son appartement.
(Blondel feint de prendre Beatrix pour son petit garçon, et Antonio l'emmene).

Fin du premier acte.

A C T E I I.

Le théâtre représente l'intérieur d'un château fort. Sur le devant est une terrasse. Elle est entourée de grilles de fer, et cette terrasse est disposée de façon que Richard, lorsqu'il y est, ne peut voir le fond du théâtre, qui représente un fossé revêtu extérieurement d'un parapet. C'est sur la terrasse que paraît Richard, et c'est sur le parapet que Blondel est vu.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre est peu éclairé, surtout dans le fond; il s'éclaire par degrés; l'aurore se leve après le crépuscule).

LE ROI RICHARD, FLORESTAN.

FLORESTAN.

L'AURORE va se lever, profitez-en, Sire, pour votre santé : dans une heure on va vous renfermer.

RICHARD.

Florestan ?

FLORESTAN.

Sire ?

RICHARD.

Votre fortune est dans vos mains.

FLORESTAN.

Je le sais, Sire; mais mon honneur.....

RICHARD.

Pour un perfide ! pour un traître !

FLORESTAN.

Pour un traître ! S'il l'était, Sire, je ne le servirais pas. Non, non, je ne le servirais pas, si je croyais qu'il fût un perfide.

RICHARD.

Mais, Florestan.....

(Florestan fait une révérence respectueuse, ne répond rien, et sort).

S C E N E I I.

R I C H A R D, *sur la terrasse.*

Ah, grand Dieu ! quel funeste coup du sort ! Couvert de lauriers cueillis dans la Palestine, au milieu de ma gloire, dans la vigueur de l'âge, être obscurément confiné comme le dernier des hommes, dans le fond d'une prison. (*Il se leve*).

Si l'univers entier m'oublie,
S'il faut ici passer ma vie,
Que sert ma gloire, ma valeur ?

(*Il regarde un portrait de Marguerite*).

Douce image de mon amie,
Viens calmer, consoler mon cœur ;
Un instant suspens ma douleur.

O souvenir de ma puissance !
Crois-tu ranimer ma constance ?
Non, tu redoubles mon malheur.
O mort ! viens terminer ma peine ;
O mort ! viens, viens briser ma chaîne :
L'espérance a fui de mon cœur.

S C E N E I I I.

R I C H A R D, B L O N D E L, A N T O N I O.

(*Richard est le coude appuyé sur une saillie de pierre, et paraît abymé dans le plus profond chagrin. Sa tête est en partie cachée par sa main*).

B L O N D E L.

PETIT garçon, arrêtons-nous ici : j'aime à respirer cet air frais et pur qui annonce et accompagne le lever de l'aurore. Où suis-je à présent ?

A N T O N I O.

Près du parapet de cette forteresse, où vous m'avez dit de vous mener.

B L O N D E L.

C'est bien. (*Comme il semble tâter ce parapet pour monter dessus*).

A N T O N I O.

Ah, ne montez pas dessus ce parapet, vous tomberiez dans un grand fossé plein d'eau, et vous vous noyeriez.

B L O N D E L.

Ah, je n'en ai pas d'envie. Tiens, mon fils, voilà de l'argent, vas nous chercher quelque chose pour déjeuner.

A N T O N I O.

Ah, vous me donnez trop.

B L O N D E L.

Le reste sera pour toi.

A N T O N I O.

En vous remerciant. (*Il part*).

B L O N D E L.

Quand tu seras revenu, nous irons promener. Sans doute que les campagnes sont aussi belles que je les ai vues autrefois. Au défaut de mes yeux, je me plais à l'imaginer. Tu ne réponds pas. Ah! est-il parti?

S C E N E I V.

RICHARD, *sur sa terrasse*; BLONDEL, *monte et s'arrange sur le parapet.*

R I C H A R D.

UNE année! une année entière se passe sans que je reçoive aucune consolation, et je ne prévois aucun terme au malheur qui m'accable.

B L O N D E L.

S'il est ici, le calme du matin, le silence qui regne dans ces lieux laissera sans doute pénétrer ma voix jusqu'au fond de sa retraite. Eh! s'il est ici, peut-il n'être pas frappé d'une romance qu'autrefois l'amour lui a inspirée? Auteur, amoureux et malheureux, que de raisons pour s'en souvenir!

R I C H A R D.

Trône, grandeur, souveraine puissance! vous ne pouvez donc rien contre une telle infortune! Et Marguerite! Marguerite! (*Pendant ce couplet, Blondel paraît accorder son violon presque en sourdine, afin de faire sentir qu'il est très-loin. Il commence à jouer lors du mot, Marguerite.*) Quels sons! ô ciel, est-il possible qu'un air que j'ai fait pour elle, ait passé jusqu'ici! Écoutons.

(*Lorsque Blondel commence à chanter*).

Ciel! quels accens!..... Quelle voix?

B L O N D E L.

Une fièvre brûlante
Un jour me terrassait.....

R I C H A R D.

Je connais cette voix-là.

B L O N D E L.

Et de mon corps chassait
Mon ame languissante ;
Madame approche de mon lit,
Et loin de moi la mort s'enfuit.

(Il s'arrête et écoute).

(Pendant ce couplet, Richard marque tous les degrés de surprise, de joie et d'espérance. Il cherche à se rappeler la fin du couplet, s'en souvient, et dit :)

R I C H A R D.

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

(Pendant ce couplet, Blondel marque la joie la plus vive ; il a même l'air de se trouver mal de saisissement).

B L O N D E L.

Dans une tour obscure
Un Roi puissant languit ;
Son serviteur gémit
De sa triste aventure.

R I C H A R D.

Ciel ! c'est Blondel !

Si Marguerite était ici,
Je m'écrirais, plus de souci.

(Ensemble).

Un regard de ma belle
Fait dans mon tendre cœur
A la peine cruelle
Succéder le bonheur.

(Blondel répète le refrain, en faisant la deuxième partie : il danse, il saute, exprime sa joie, par l'air qu'il joue sur son violon).

S C E N E V.

BLONDEL, RICHARD, DES SOLDATS.

(Le Gouverneur et les soldats font rentrer le Roi ; la porte de la terrasse se ferme. Des soldats s'emparent de Blondel, et le font passer par une poterne et entrer dans les fortifications. Alors il paraît au-devant du théâtre).

L E S S O L D A T S.

SAIS-TU, connais-tu, sais-tu
Qui peut t'avoir répondu ?
Réponds, réponds, réponds vite ;
Ah ! que tu n'en es pas quitte.

B L O N D E L.

Sans doute quelque passant
Que divertissait mon chant.

L E S S O L D A T S.

En prison, vite, en prison;
Tu diras là ta chanson.

B L O N D E L.

Ah, messieurs, point de colere;
Ayez pitié de ma misere.
Les Sarrasins, furieux,
De la lumiere des cieux
Ont privé mes pauvres yeux.

L E S S O L D A T S.

Ah, tant mieux pour toi, tant mieux :
Tu périrais dans ces lieux,
Si tu portais de bons yeux.

B L O N D E L.

Ah, messieurs! attendez donc;
Je dois obtenir pardon.
Je veux parler à monsieur
A monsieur le Gouverneur,
Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

D E S S O L D A T S, *à un officier.*
Il veut parler à monsieur,
A monsieur le Gouverneur.

B L O N D E L.

Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

L E S S O L D A T S.

Pour un avis important
Qu'il doit savoir à l'instant.

L E S O F F I C I E R S E T L E S S O L D A T S.

Tu vas parler à monsieur,
A monsieur le Gouverneur,
Puisque l'avis important
Doit être su dans l'instant.

Le voici; mais prends garde à toi :

Oui, sur ma foi,

Tu périrais,

Si tu mentais,

Si tu mentais à Monseigneur

A Monseigneur le Gouverneur.

S C E N E V I.

L E S P R É C É D E N S, F L O R E S T A N.

U N S O L D A T.

Voici monsieur le Gouverneur.

B L O N D E L.
Où est-il monsieur le Gouverneur ?

F L O R E S T A N.
Me voilà.

B L O N D E L.
De quel côté ? où est-il ?

F L O R E S T A N.
Ici.

B L O N D E L.
J'ai un avis important à lui donner.

F L O R E S T A N.
Eh bien, de quoi s'agit-il ? Mais ne cherche point à mentir, ni à m'amuser ; car, à l'instant tu perdras la vie.

B L O N D E L.
Ah, monsieur ! c'est être déjà mort à moitié que d'avoir perdu la vue : eh ! comment un pauvre aveugle pourrait-il prétendre à vous tromper ?

F L O R E S T A N.
Eh bien, parle.

B L O N D E L.
Êtes-vous seul ?

F L O R E S T A N.
Oui. Retirez-vous, vous autres. (*Les soldats se retirent dans le fond*).

B L O N D E L.
Monsieur, c'est que la belle Laurette.....

F L O R E S T A N.
Parle bas.

B L O N D E L.
C'est que la belle Laurette m'a lu la lettre que vous lui avez écrite, afin que vous vissiez que je suis envoyé par elle : or, vous y dites que vous vous jetez à ses pieds, et vous lui demandez un rendez-vous pour cette nuit.

F L O R E S T A N.
Eh bien, mon ami ?

B L O N D E L.
Eh bien, monsieur, elle m'a dit de vous dire que vous pouviez venir à l'heure que vous voudriez.

FLORESTAN.

FLORESTAN.

Comment, à l'heure que je voudrais ?

BLONDEL.

Il y a chez son pere une dame de haut parage, qui, pour célébrer la joie d'une nouvelle intéressante, y donne toute la nuit à danser, à boire, à manger et rire, et vous pourriez y venir sous quelque prétexte; alors la belle Laurette trouvera toujours bien l'occasion de vous dire quelque petite chose.

FLORESTAN.

C'est donc pour me parler que tu as chanté ?

BLONDEL.

C'est pour être mené vers vous, que j'ai fait tout ce bruit avec mon violon.

FLORESTAN.

Il n'y a pas de mal : dis-lui que j'irai. Mais se servir d'un aveugle pour faire une commission ! ah ! elle est charmante ! Va-t-en.

BLONDEL.

Mais, monsieur le Gouverneur ! monsieur le Gouverneur !

FLORESTAN.

Eh bien ?

BLONDEL.

Ah, vous voilà de ce côté-là. Pour qu'on ne soupçonne rien de ma mission, grondez-moi bien fort, et renvoyez-moi.

FLORESTAN.

Tu as raison. (*A part.*) Ce drôle a de l'esprit.

Pour le peu que tu m'as dit,
Fallait-il faire ce bruit ?

BLONDEL.

Ah ! je n'ai pas fait de bruit ;
Vos soldats ont fait ce bruit.

LES SOLDATS.

Téméraire, téméraire !
Tu devrais, tu dois te taire.
Alarmer la garnison !
Tu devrais être en prison.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ANTONIO.

(*Il a un pain passé dans son bâton.*)

ANTONIO.

AH, messieurs ! pardon, pardon,
Ayez pitié de sa misere.

Les Sarrasins, furieux,

Ont privé ses pauvres yeux
De la lumière des cieux.

LES SOLDATS.

Ah, tant mieux, tant mieux.
S'il avait porté de bons yeux,
Il périrait dans ces lieux.

Va, retire-toi :
Mais prends garde à toi ;
Ici si jamais
Tu paraissais,
Tu périrais.

B L O N D E L.

Messieurs, croyez-moi,
Ici si jamais
Je revenais,
Je me soumets à votre loi.
Ah, croyez-moi.
Ah, croyez-moi.

A N T O N I O.

Ici si jamais
Il revenait,
Ah, ce serait
Sans moi, sans moi ;
Ah, ce serait
Sans moi, sans moi.

(Blondel s'en va en repassant par la poterne avec son guide ; et les soldats, et le Gouverneur, par la porte qui lui a servi d'entrée).

Fin du second acte.

A C T E I I I.

*Le théâtre représente la grande salle de la maison
de Williams.*

S C E N E P R E M I E R E.

(On entend la ritournelle du morceau).

BLONDEL, DEUX HOMMES de la Comtesse.

B L O N D E L.

Il faut, il faut,
Il faut que je lui parle.

Mon cher Urbin, mon ami Charle,

Il faut que je lui dise un mot.

Tout au plutôt, tout au plutôt.

LES DEUX HOMMES.

Il faut, il faut,

Vous ne pouvez lui dire un mot.

On chasserait Urbin et Charle,

Si nous vous laissions dire un mot.

Mon cher Urbin, mon ami Charle,

A l'instant! ciel! Quoi, dans
l'instant!
Voici de l'or.

De l'or, afin que je lui parle.

Ah! que je lui parle à l'instant.

Dans ce moment.

Eh bien soit; ah! que je lui parle.

Mon cher Urbin, mon ami Charle,

Pourvu que je lui dise un mot,

Je suis content; mais au plutôt.

Sortez, sortez tout au plutôt.

Nous allons partir à l'instant;
Oui, dans l'instant.

(*A part*).

Est-ce de l'or? oui, c'est de l'or.
De l'or! Attendez. Mais comment
Peut-il parler en ce moment?

Le pourrait-il en ce moment?

A la dame de compagnie,
Oui, oui, nous pourrions dire son
envie.

A la dame de compagnie.

On peut lui dire qu'il la prie.....

Dans ce moment.

Tout au plutôt.

S C E N E I I.

LA DAME DE COMPAGNIE, LA COMTESSE, SIR
WILLIAMS, LES CHEVALIERS, LE SENECHAL.

(*La dame de compagnie arrive avant la Comtesse et ses
Chevaliers. Les deux hommes qui étaient sur la scène vont
parler à la dame de compagnie, qui sort avec eux. Il reste
avec la Comtesse une autre dame de compagnie.*)

L A C O M T E S S E.

SIR Williams, je ne peux trop vous remercier du gra-
cieux accueil que j'ai reçu chez vous.

W I L L I A M S.

Madame, que ne puis-je vous y retenir plus long-temps!

L A C O M T E S S E.

Cela ne peut être.

L E S E N E C H A L.

Madame, tout sera bientôt prêt pour votre départ.

L A C O M T E S S E.

Ah, Chevalier, ce soir assignera le terme à notre voyage
qu'il m'en coûte de vous dire ce qui va le terminer!

LE SENECHAL.

Quoi donc , madame ?

LA COMTESSE.

Je vais consacrer mes jours à une retraite éternelle.

LE SENECHAL.

Vous , madame ?

LA COMTESSE.

Un long chagrin qui me dévore , me rend incapable de m'occuper du bonheur de mes sujets. Je vais , Chevalier , faire ajouter quelques mots à cet écrit , vous le remettrez aux Etats assemblés ; ce sont mes volontés.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS , BEATRIX , dame suivante.

BEATRIX.

MADAME ?

LA COMTESSE.

Que voulez-vous ?

BEATRIX.

Ce bon homme à qui vous avez permis de passer la nuit dans ce logis , et qui n'est plus aveugle.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

BEATRIX.

Il demande l'honneur de vous être présenté.

LA COMTESSE.

Que me veut-il ? Ah ciel !

BEATRIX.

Je lui ai dit que madame était bien triste. Il m'a répondu : Si je lui parle , je la rendrai gaie. Entendez-vous sa voix , madame ; il l'a très-belle.

LA COMTESSE.

Qu'il paraisse. Peut-être a-t-il appris cette complainte de la bouche même de Richard.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS , BLONDEL.

LA COMTESSE.

Hé bien , bon homme , on dit que vous demandez à m'être présenté ?

B L O N D E L.

Oui, madame. Mais qu'il est difficile d'approcher des grands, même pour leur rendre service !

L A C O M T E S S E.

Qui était celui qui vous a appris ce que vous chantiez si bien tout-à-l'heure, et en quel lieu de la terre cette complainte vous a-t-elle été connue ?

B L O N D E L.

Je ne peux le dire qu'à vous. (*Beatrix se retire*).

L A C O M T E S S E.

Hier, vous étiez aveugle ?

B L O N D E L.

Oui, madame, mais je ne le suis plus. Eh, quelles grâces n'ai-je point à rendre au ciel, puisqu'il me fait jouir de la présence de madame Marguerite, comtesse de Flandre et d'Artois.

L A C O M T E S S E.

Ciel! vous me connaissez ?

B L O N D E L.

Oui, madame, et reconnaissez Blondel.

L A C O M T E S S E.

Quoi! c'est vous, Blondel! vous étiez avec le Roi! Où l'avez-vous laissé ?

B L O N D E L.

Le Roi, le Roi, que je cherchais depuis un an, le Roi, madame, est à cent pas d'ici.

L A C O M T E S S E.

Le Roi !

B L O N D E L.

Il est prisonnier dans ce château que vous voyez de vos fenêtres ; car, sans le voir, je lui ai parlé ce matin.

L A C O M T E S S E.

Ah, Dieu! Ah, Blondel! Chevaliers ?

B L O N D E L.

Madame, qu'allez-vous dire ?

L A C O M T E S S E.

Qu'ai-je à craindre? ce sont mes Chevaliers, tous attachés à moi, à ma personne, et sir-Williams est anglais.

(*Les Chevaliers, Williams et Beatrix s'approchent*).

B L O N D E L.

Oui, Chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le Roi Richard.

LES CHEVALIERS.

Que dites-vous? le Roi Richard!
Richard! qui? le Roi d'Angleterre?

B L O N D E L.

Oui, Chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le Roi Richard.
C'est là qu'est le Roi d'Angleterre.

LES CHEVALIERS.

Qui vous l'a dit? par quel hasard

Avez-vous connu cette affaire?

Comment savez-vous ce mystère?

LA COMTESSE.

Qui vous l'a dit? par quel hasard?

Ah, grand Dieu! mon cœur se serre.

B L O N D E L.

Par moi, qui sous cet habit vil
M'en suis approché sans péril.
Sa voix a pénétré mon âme :
Je la connais. Oui, oui, madame,
Oui, Chevaliers, oui, ce rempart
Tient prisonnier le Roi Richard.

L A C O M T E S S E.

Ah! s'il est vrai, quel jour prospère!
Ah! grand Dieu!..... ah! mon cœur se serre
De joie et de saisissement.

LES CHEVALIERS, WILLIAMS, LA COMTESSE, et BEATRIX.

Ah, grand Dieu, quel étonnement!
Quel bonheur! quel événement!
Travaillons à sa délivrance.

Marchons, marchons.

B L O N D E L.

Point d'imprudence;
Travaillons à sa délivrance :
Mais il faut agir prudemment.

LES CHEVALIERS.

Travaillons à sa délivrance.

L A C O M T E S S E.

Que faire pour sa délivrance?
Ah, Blondel! quel heureux moment!
Que faire pour sa délivrance?
Chevaliers, écoutez Blondel.

LES CHEVALIERS.

Blondel! Blondel! Oui, c'est Blondel!

L A C O M T E S S E.

Chevaliers, connaissez Blondel.
Ah, quel bonheur! quel coup du ciel!

B L O N D E L.

Travaillons à sa délivrance,
Et ne parlons point de Blondel.

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS, SIR WILLIAMS.

L A C O M T E S S E.

AH, Chevaliers, ah, sir Williams, et vous Blondel, mon cher Blondel, voyez entre vous ce qu'il convient de faire pour délivrer le Roi; la joie, la surprise..... cette nouvelle m'a saisie, de manière que je ne peux jouir de ma réflexion; servez-vous de tout mon pouvoir, c'est de moi, c'est de mon bonheur que vous allez vous occuper.

(Elle sort, en s'appuyant sur les bras de ses femmes).

S C E N E V I.

LE SENECHAL, WILLIAMS, BLONDEL,
DEUX CHEVALIERS.

L E S E N E C H A L.

OUI, c'est l'infortune de Richard qui faisait toute sa peine.

B L O N D E L.

Sirs Chevaliers, Sir Williams, le temps est précieux; voyons quels sont les moyens qui s'offrent à nous pour délivrer Richard; sachons d'abord quel est l'homme qui le garde: Williams, quel homme est-ce que ce Gouverneur? le connaissez-vous?

W I L L I A M S.

Que trop.

B L O N D E L.

L'intérêt peut-il quelque chose sur lui?

W I L L I A M S.

Non.

B L O N D E L.

Et la crainte?

W I L L I A M S.

Encore moins.

B L O N D E L.

Ni l'intérêt ni la crainte ! c'est un homme bien rare. Écoutez , Chevaliers , et vous , Williams , voici mon avis : le Gouverneur va venir parler à votre fille.

W I L L I A M S.

Parler à ma fille !

B L O N D E L.

Oui , il sait que ce soir vous donnez un bal , une fête.

W I L L I A M S.

Moi !

B L O N D E L.

Oui , vous. Et faites tout préparer à l'instant pour recevoir les bonnes gens des noces qui s'amusent ici près , et que j'ai prévénus de votre part.

W I L L I A M S.

Des noces ! un bal ! il sait que je donnerais une fête ! Et de qui aurait-il pu savoir ?.....

B L O N D E L.

De moi.

W I L L I A M S.

De vous ! Eh , comment cela se peut-il ?

B L O N D E L.

Enfin il le sait , je vous le dirai ; mais ne perdons pas un instant : il viendra ici dans l'espoir que cette fête lui donnera les moyens de parler à la belle Laurette.

W I L L I A M S.

Ah ! qu'il lui parle.

B L O N D E L.

Oui , il lui parlera ; mais qu'aussitôt il soit entouré des officiers de la princesse , qu'il soit sommé de rendre le roi : s'il le refuse , alors la force.

L E S E N E C H A L.

Oui , la force. Armons-nous , forçons le château.

W I L L I A M S.

Forcer le château ! Eh , que peuvent vingt ou trente hommes ,

hommes, armés seulement de lances et d'épées, contre cent hommes de garnison placés dans un château fort ?

LE SÉNÉCHAL.

Vingt ou trente hommes ! Et les soldats qui jusqu'ici ont servi d'escorte à Marguerite, et qui sont dans la forêt voisine en attendant notre retour, je vais les faire avancer. Eh, que ne peuvent la valeur, notre exemple, et le désir de délivrer le Roi !

B L O N D E L.

Ah, Sénéchal ! vous me rendez la vie. Est-il quelqu'un de nous qui ne se sacrifie pour une si belle cause ? Williams, Richard est dans les fers, et vous êtes anglais.

W I L L I A M S.

Ou le délivrer, ou mourir.

B L O N D E L.

Sénéchal, faites promptement avancer votre escorte, faites armer tous vos Chevaliers, que Florestan soit arrêté ; et dès que nos gens seront au pied des murailles, le signal de l'assaut. J'ai remarqué un endroit faible où, à l'aide des travailleurs, j'espère faire breche, et montrer à nos amis le chemin de la victoire. En attendant, Williams, faites tout préparer ici pour la danse. (*Williams sort*).

S C E N E V I I.

B L O N D E L, *seul*.

Si l'amitié la plus pure, si l'ardeur la plus vive, peuvent inspirer un cœur tendre et sensible, que ne dois-je pas attendre des motifs qui m'enflamment !

S C E N E V I I I.

W I L L I A M S, LAURETTE, LES DOMESTIQUES.

W I L L I A M S, *aux garçons*.

PRÉPAREZ tout ici, rangez cette table, et enlevez les meubles qui peuvent embarrasser.

L A U R E T T E.

Est-ce que l'on va danser ?

W I L L I A M S.

Oui , ma fille , ma chere fille.

L A U R E T T E.

Ma chere fille ! Ah ! mon pere n'est plus en colere. On va danser ! Ah , si le Chevalier le savait ! peut-être pourrait-il.....

W I L L I A M S.

Allons , aide-nous à préparer cette salle ; nous allons danser.

(*Pendant ce temps les garçons rangent les meubles et préparent la salle.*)

Mettez encore ici des lumieres.

S C E N E I X.

LES PRÉCÉDENS, BLONDEL.

B L O N D E L , à *Laurette.*

Le Gouverneur , après la danse ,
Viendra se rendre dans ces lieux.

L A U R E T T E .

Ah , quel bonheur ! que sa présence
Pour moi doit embellir ces lieux !

B L O N D E L , à *Willams, qui approche.*

Nous n'avons point de mystere :
Je lui disais que mes yeux
Revoient enfin les cieux.

L A U R E T T E .

Nous n'avons point de mystere ;
Non , mon pere , non , mon pere :
Ce bon homme doit vous plaire.

W I L L I A M S.

Parlez , parlez sans mystere ;
Ce bon homme a su me plaire.

L A U R E T T E , à *part.*

Est-il bien sûr de ma tendresse ?
Me sera-t-il toujours constant ?

B L O N D E L .

Si vous aviez vu son ivresse !
Son cœur sera toujours constant.

(35)

L A U R E T T E.

Son ivresse !
Son cœur sera toujours constant !

W I L L I A M S.

Il te disait que ses yeux
Revoient enfin la lumière ?

L A U R E T T E.

Oui, mon pere, oui, mon pere.
Nous n'avons pas de mystere :
Il me disait que ses yeux
Revoient enfin les cieux.

B L O N D E L.

Nous n'avons point de mystere.
Je lui disais que mes yeux
Revoient enfin les cieux.
Je voulais vous dire encore.....

L A U R E T T E.

Je ne veux point qu'il ignore.....

W I L L I A M S.

Il te disait que ses yeux.....

L A U R E T T E.

Oui, mon pere, etc.

S C E N E X.

WILLIAMS, LAURETTE, ANTONIO.

(Les noces paraissent; ensuite on danse).

U N P A Y S A N.

Et zig, et zoc,
Et fric, et froc,
Quand les bœufs
Vont deux à deux,

Le labourage en va mieux.

Sans berger, si la bergere
Est en un lieu solitaire,
Tout pour elle est ennuyeux;
Mais si le berger Sylvandre
Auprès d'elle vient se rendre,
Tout s'anime à l'entour d'eux :

Et zig, et zoc,
Et fric, et froc,

Quand les bœufs
Vont deux à deux,
Le labourage en va mieux.

Qu'en dites-vous, ma commere?
Eh, qu'en dites-vous, compere?
Rien ne se fait bien qu'à deux.
Les habitans de la terre,
Hélas! ne dureraient guere,
S'ils ne se disaient pas entr'eux :

Et zig, et zoc, etc.

(*La danse continue. A l'instant où le Gouverneur entre et est prêt de danser avec Laurette, on entend un grand bruit de tambour.*)

F L O R E S T A N.

Ciel! qu'entends-je?

WILLIAMS, accompagné des Chevaliers de Marguerite.

Je vous arrête.

F L O R E S T A N.

Vous?

W I L L I A M S.

Moi.

F L O R E S T A N.

Qu'osez-vous faire? Dieu! quelle trahison!

Dieu! qu'est-ce que prétend
Ce parti violent?

L E S C H E V A L I E R S.

Que Richard à l'instant
Soit remis dans nos mains;
Oui, qu'ici ses destins
Soient remis dans nos mains.

F L O R E S T A N.

Non, jamais ses destins
Ne seront dans vos mains.

(*Le théâtre change, et représente l'assaut donné à la forteresse par les troupes de Marguerite; Blondel et Williams encouragent les assiégeants; les assiégés reçoivent un renfort, et repoussent l'attaque avec avantage.*)

Blondel alors jette son habit d'aveugle , et sous celui que couvrait sa casaque , il se met à la tête des pionniers ; il les place , et leur fait attaquer l'endroit faible dont il a parlé ; l'assaut continue. On voit paraître , sur le haut de la forteresse , Richard , qui sans armes , fait les plus grands efforts pour se débarrasser de trois hommes armés. Dans cet instant la muraille tombe avec fracas ; Blondel monte à la breche , court auprès du Roi , perce un des soldats , lui arrache son sabre , le Roi s'en saisit , ils mettent en fuite les soldats qui s'opposent à eux. Alors Blondel se jette aux genoux de Richard , qui l'embrasse. Dans ce moment le chœur chante , vive Richard , sur une fanfare très-éclatante. Les assiégeants arborent le drapeau de Marguerite ; dans ce moment elle parait , suivie de ses femmes et de tout le peuple ; elle voit Richard délivré de ses ennemis , et conduit par Blondel , elle tombe évanouie , soutenue par ses femmes , et ne reprend ses esprits que dans les bras de Richard.

Florestan ensuite est conduit aux pieds du Roi par le Sénéchal et Williams ; Richard lui rend son épée. Toute cette action se passe sur la marche , depuis la fanfare qui finit le combat).

R I C H A R D.

O ma chère Comtesse !
O doux objet de toute ma tendresse !

M A R G U E R I T E.

Ah ! Richard ! ô mon Roi ! ah , Dieux !

R I C H A R D.

A la tendresse
Je dois ce moment heureux.

M A R G U E R I T E , montrant Blondel.

C'est à Blondel , c'est à son cœur.

R I C H A R D embrasse Blondel.

C'est à ton cœur

R I C H A R D.

Qu'en ce jour je dois mon bonheur.
Délivré par ceux que j'aime ,
De mes sujets oublié ,
C'est l'amour et l'amitié
Qui sont mon bonheur suprême.

M A R G U E R I T E.

Qu'en ce jour je dois ce bonheur.

M A R G U E R I T E , B L O N D E L.

C'est l'amour et l'amitié
Qui sont son bonheur suprême.

60

C H Œ U R.

LES FEMMES de la Comtesse,
LAURETTE, ANTONIO et LES
PAYSANS.

Ah! que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour!
Que le bonheur l'accompagne sans
cesse!
Ah! quel plaisir! quelle ivresse!
C'est un roi, oui, c'est lui-même
Qui paraît dans ce séjour.

LA COMTESSE, RICHARD,
BLONDEL, WILLIAMS, LES
CHEVALIERS et FLORESTAN.

Ah! que le bonheur suprême
L'accompagne chaque jour!
MARGUERITE, RICHARD,
BLONDEL.
Non, l'éclat du diadème
Ne vaut pas un si beau jour.

MARGUERITE, à Florestan et à Laurette.

Vous, commencez ma récompense :
Heureux amans, je vous unis.

(A Williams).

Souffrez que ce nœud mette un prix
A notre reconnaissance.

C H Œ U R G É N É R A L.

Heureux amans, etc.

T R I O.

MARGUERITE.
C'est l'amitié fidelle
Qui finit mon malheur.
Qu'un amour éternelle
Assure ton bonheur.

RICHARD.
C'est l'amitié fidelle
Qui finit mon malheur,
Et l'amour de ma belle
Assure mon bonheur.

BLONDEL.
Pour un sujet fidelle
Est-il plus grand bon-
heur,
Quand il voit que son
zèle
Finit votre malheur!

C H Œ U R.

RICHARD, LA COMTESSE,
FLORESTAN, WILLIAMS,
et LES CHEVALIERS.

Ah! quel bonheur! quelle ivresse!
Que le bonheur l'accompagne sans
cesse ;
C'est un roi, oui, c'est lui-même
Qui paraît dans ce séjour.

LAURETTE, LES FEMMES
de la Comtesse, et LES
PAYSANS.

Que le bonheur l'accompagne sans
cesse,
Ah! quel bonheur! quelle ivresse!
C'est un roi, oui, c'est lui-même
Qui paraît dans ce séjour.

R I C H A R D.

C'est un roi, oui, c'est lui-même
Qui vous doit un si beau jour.

(39)

M A R G U E R I T E.

Richard m'est rendu dans ce jour.

B L O N D E L.

C'est un roi délivré par l'amour.

C H Œ U R.

Ah ! quel bonheur ! quel plus beau jour !
C'est un roi qui vous doit un si beau jour.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Lieutenant-général de Police, *Richard Cœur de Lion*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation ni l'impression.

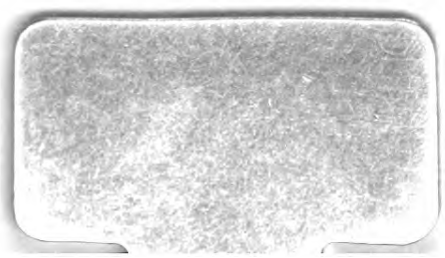
A Paris, ce 19 octobre 1784. SUARD.

Vu l'approbation. Permis de représenter et d'imprimer.
A Paris, ce 19 octobre 1784.

LENOIR.

540015





540015



